

# LA POUBELLE CINQ ÉTOILES

( QUE CELA RESTE ENTRE NOUS )



КОНТЕЈНЕР СА ПЕТ ЗВЕЗДИЦА  
KONTEJNER SA PET ZVEZDICA

**DUŠAN KOVAČEVIĆ**

Traduction-adaptation :  
Vladimir Čejović et Anne Renoue

## **PERSONNAGES**

LE PROFESSEUR

L'ÉTUDIANTE... EUH... MILITSA

LE CHAUFFEUR - GARDE DU CORPS

Belgrade  
encore une triste, chagrine, malheureuse et sombre,  
inexistante année

*Sur la scène est exposé un nouveau modèle de poubelle, nettement plus grand que le modèle courant, équipé de roues de voiture et de phares. Près de la poubelle, comme à côté d'un récent prototype automobile, se tient une blonde étudiante vêtue d'un tailleur en patchwork, une "création" visiblement réalisée à partir de morceaux de tissus ramassés dans des poubelles. La veste est semblable à la robe, mais les chaussures se différencient un peu. Le pied gauche est chaussé d'une sandale de couleur beige, et le pied droit d'un élégant escarpin verni à haut talon. La hauteur différente des talons contraint l'Étudiante à faire attention à sa démarche, car dès qu'elle "s'oublie" un peu, elle se met à claudiquer ou, comme on dit, "à loucher de la jambe". Sans considération pour ces "petits détails", l'Étudiante sourit, tourne autour de la poubelle comme si elle faisait la publicité d'une Jaguar ou d'une Porsche... Quand elle soulève le couvercle argenté de la poubelle on entend une agréable musique et la voix de velours de Julio Iglésias.*

*Sans grand effort, en dansant, l'Étudiante pousse la poubelle, la fait tourner montrant "le coffre-arrière", puis la conduit sur scène, en manœuvrant habilement sur le petit espace. Les spectateurs peuvent alors remarquer cinq étoiles rouges sous le nom du modèle : POUBELLE POUR LE XXI<sup>e</sup> SIECLE. La poubelle s'arrête à deux-trois mètres du proscenium. L'Étudiante, avec un sourire, s'éloigne de quelques pas, en clopinant, et de la poubelle surgit le Professeur. Il se lève, écarte les bras sous sa pèlerine noire et, se tenant debout dans la poubelle comme dans une Formule 1, il salue le public étonné et un peu perplexe.*

LE PROFESSEUR : Très chers dames et messieurs, bonsoir ! J'ai le grand honneur de vous saluer, et je vous remercie pour le noble intérêt que vous portez à ma leçon d'aujourd'hui, intitulée : POUBELLE POUR LE XXI<sup>e</sup> SIECLE. Mon étudiante, mademoiselle Euh... Militsa, vous a fait une démonstration des principes de base de ce modèle. Mais ce que vous avez vu, n'est que la carrosserie de la Poubelle cinq étoiles ! Pourquoi cinq étoiles et pourquoi ce nom de POUBELLE POUR LE XXI<sup>e</sup> SIECLE, vous l'apprendrez au cours de cette leçon à laquelle vous avez bien voulu assister. Nous avons déjà fait la tournée de... combien de villes, Militsa ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... euh...

LE PROFESSEUR : Quarante-neuf villes ! Ce soir nous sommes ici, chez vous, pour fêter notre jubilé, la cinquantième ! Ce n'est pas un hasard ; vous l'avez mérité ! Partout, je n'ai reçu que des félicitations et un nombre considérable de commandes. Si j'avais pu obtenir le brevet nécessaire à la commercialisation de cette poubelle, j'en aurais déjà vendu au moins cinquante mille ! Chaque jour, je suis inondé de lettres et de fax, avec une seule et unique question : "Monsieur le Professeur, où pouvons-nous acheter votre Poubelle cinq étoiles?" Pour ceux qui mettraient mes paroles en doute, une petite preuve suffira. Mademoiselle, ayez l'amabilité d'apporter le courrier d'hier... (*en aparté, au public*) Militsa, vous savez, est mon bras droit et mon bras gauche. Mes deux bras à la fois... Je ne sais ce que je ferais sans elle...

*L'Étudiante, souriant, part en clopinant et revient rapidement avec un grand sac en plastique rempli de lettres. Le montrant au public, elle adresse des sourires au Professeur.*

LE PROFESSEUR : Merci, Militsa ! Le courrier d'hier : des

lettres, des télégrammes ! Des félicitations, encore des félicitations, rien que des félicitations, et une seule question: "Où pouvons-nous acheter cette Poubelle ?" Hélas, ma réponse est toujours la même : "Prenez patience, utilisez les anciennes poubelles jusqu'à ce que j'obtienne le brevet de vente de ce modèle. La procédure est en cours. Que cela reste entre nous, mais un de mes anciens condisciples qui, en classe de neuvième, avait serré d'un peu trop près notre maîtresse d'éducation physique, et après s'être enfui de la maison de correction avait réussi à gagner l'étranger où il a cambriolé quelques banques, est devenu aujourd'hui un membre éminent de notre Gouvernement. Il m'a promis que mon "cas" serait réglé d'ici le Salon d'Automne. S'il tient parole – et je crois qu'il le fera car son père a purgé 12 ans de prison avec mon frère – ce modèle sera commercialisé sur une grande échelle d'ici quelques mois.

*Le Professeur saute de la poubelle, tirant derrière lui une chaîne en acier, attachée à la cheville de sa jambe gauche. Comme si tout était normal, il rejette sa pèlerine noire et rajuste son habit confectionné de diverses "pièces" trouvées dans les poubelles. S'appuyant sur sa canne à pommeau d'argent, il rajuste sa "minerve" et vérifie que la chaussure orthopédique de son pied droit est bien en place. Apparemment, quelque part, il a été "bien amoché". Le Professeur talonne le sol avec sa chaussure orthopédique ; au pied gauche il porte une chaussure vernie, de salon... Faisant deux pas à gauche, deux pas à droite, débordant d'un trop plein d'énergie, il tire sur sa chaîne, et commence "l'histoire de sa vie", l'histoire du long et difficile chemin jusqu'à sa réussite d'aujourd'hui.*

LE PROFESSEUR : Très chers amis, le chemin jusqu'à ma réussite actuelle a été long et difficile. Je ne me suis pas promené sur un sentier fleuri, j'ai marché pieds nus sur des silex. Aujourd'hui mes amis me disent : " Tu es un

homme chanceux !" Je leur réponds : qu'est-ce que vous dites ? Un homme chanceux ? Première nouvelle ! Nous étions tous sur la même ligne de départ, ceux de notre génération. Nous avons fréquenté les mêmes écoles, les mêmes facultés, et je serais le seul à avoir réussi ? Je suis chanceux, parce qu'à la sueur de mon front j'ai réalisé **QUELQUE CHOSE** dans la vie : j'ai fabriqué cette Poubelle, de mes propres mains. Ce n'est pas de la chance ! Cela s'appelle de l'intelligence, et du travail ! Si je m'étais baladé dans la rue, les mains dans les poches, et qu'un inconnu m'ait abordé en me demandant : "Professeur, voulez-vous une poubelle ? C'est gratis !" Ça, ç'aurait été de la chance... Il faut que je vous confie quelque chose, mais attention, que ça reste entre nous ! Chez nous, on pardonne tout à un homme, sauf sa réussite ! Volez, mentez, trompez, trahissez, et même tuez, on vous trouvera toujours une excuse. Mais si par hasard **vous réussissez dans la vie**, et qu'en plus vous vous faites un petit magot, vous êtes fini ! Votre réussite signifie votre perte ! Immédiatement on se pose la question ... (*Il se tourne vers l'Étudiante.*) Quelle question, Militsa ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... "Qui est-il ? Qu'est-ce qu'il est, lui, pour avoir réussi dans la vie alors qu'il était le pire d'entre nous ? N'importe qui aurait pu réussir plutôt que lui ! Pour sûr, il devait avoir un **gros caïd** derrière lui ! Ce n'est pas possible que parmi nous tous, ce soit lui qui ait réussi et qu'en plus il s'en soit mis plein les poches ! Quelqu'un a dû lui "cuisiner" ça.

LE PROFESSEUR : Et qui peut vous cuisiner ça ? Eh bien, c'est connu – la police ! Chez nous tout commence et tout se termine avec la police. Il n'y a pas d'autre moyen pour réussir "du jour au lendemain" ! Remarquez, mes amis, que dans mon cas, le fameux "du jour au lendemain", a duré une décennie. Dix ans pour un jour de réussite ! Et si notre grand Manitou n'était pas apparu, ce

jour-là n'aurait même jamais vu le jour. Mais, Il est apparu, tel un astre ; il m'a chaviré, m'a retourné, m'a ramené à la raison... Avant son arrivée, qu'est-ce que j'étais? Un banal petit professeur. Une petite paye, un petit appartement, une petite voiture, une petite femme, des petits enfants... En un mot, une petite vie, on joignait à peine les deux bouts, on attendait la retraite. La ligne droite, sans virages ni surprises, c'est le plus court chemin vers la mort ! Mais Il est apparu !

*Le Professeur regarde l'Étudiante qui lui sourit et en même temps l'approuve en hochant la tête. Ayant reçu l'approbation de son "plus proche collaborateur", le conférencier continue "l'exposé" avec le même élan et la même conviction.*

LE PROFESSEUR : Au début, je n'en croyais pas mes yeux ! Je me disais : tu rêves ! Si un Martien avait débarqué j'aurais été moins surpris. J'aurais dit : "Après toutes ces histoires d'extra-terrestres, c'est normal qu'ils finissent par se montrer. On parle d'eux depuis que le monde est monde, mais lui, personne n'en a jamais parlé !"

La première fois que je l'ai vu et entendu à la télévision – j'ai bondi de mon fauteuil, je suis resté paralysé, bouche bée ! J'ai retenu mon souffle pendant une demi-heure, bien que d'un strict point de vue médical ça paraisse impossible. Quand il a commencé à parler, à hausser le ton, à faire de grands gestes avec les mains, mon cœur s'est arrêté, quelque chose m'a serré la gorge, et mes larmes ont coulé le long de mes joues... Mes enfants me regardaient comme hypnotisés, et ma femme se signait.

*Le Professeur se tait tenant ses mains fermées comme s'il priait. Regardant quelque part devant lui, il prend le mouchoir que son Étudiante lui tend. Ayant essuyé ses yeux, il touche avec gratitude l'épaule de son Étudiante, puis avec un*

*soupir se déplace, tirant la chaîne attachée à la cheville de sa jambe gauche.*

LE PROFESSEUR : Mais nous ne serions pas qui nous sommes si on ne se bagarrait pas. Les manifestations ont commencé. Tout d'un coup, des caves, des greniers, des égouts sont sortis des bandes de maniaques, de psychopathes, de fous, de toxicomanes qui ont envahi les rues. Drogés, ivres, ils se sont mis à saccager la ville, à incendier les voitures, à tabasser les policiers. Du haut de mon balcon je criais : "Qu'est-ce que vous faites, bande de voyous ? ! Qu'est-ce que vous faites ?" Et alors j'ai vécu le moment le plus horrible de ma vie. Au milieu de cette racaille j'ai aperçu mes enfants. Mes propres enfants ! Quand j'ai dit à ma femme que j'allais leur flanquer une raclée, elle a fait sa valise et elle est partie chez sa mère ! Du balcon je lui ai crié : "Va chez ta mère, enfile l'uniforme tchetnik de ton père, et va égorger les gens !" Avant de disparaître, elle s'est arrêtée au coin de la rue, à côté du nouveau kiosque à saucisses, m'a regardé et m'a crié...

L'ÉTUDIANTE : Espèce de communiste ! Honte à toi !

LE PROFESSEUR : Me dire ça à moi qui faisais vingt kilomètres à pied pour aller à l'école, sous la pluie, dans la neige, sur la glace, au milieu des serpents et des loups... Militsa le sait.

*Le Professeur regarde Militsa. Il s'appuie sur sa canne, comme s'il était prêt à tomber. La jeune femme s'approche, lui chuchote quelque chose, puis à nouveau s'éloigne de deux-trois pas irréguliers... Calmé par ses mots, le Professeur continue son histoire, s'efforçant de ne plus se laisser "interrompre" par des émotions trop fortes.*

LE PROFESSEUR : Alors voilà, nous nous sommes séparés,

après vingt-deux ans de vie commune. Et que s'est-il passé quelques mois plus tard ? À cause de la participation de mes enfants aux manifestations et des ragots de ma femme, on m'a "écarté" de la Faculté. Ils m'ont tout bonnement mis au rancart avec une retraite d'invalidé ! C'est vrai que quand j'étais petit, à huit ans, un tramway m'a violemment heurté dans le dos. Je garde quelques séquelles mais je ne le montre pas, eh bien un de mes "amis" a déterré cette information et... et... voilà, je suis resté seul. La guerre a commencé, le monde entier s'est rué sur notre pays, il a fallu supporter l'isolement mondial. Et essayer de survivre.

Un soir, je suis sorti pour jeter un sac d'ordures dans la poubelle. Eh bien, écoutez ça : je suis sorti jeter un sac, et j'en ai rapporté deux à la maison ! Et ça, mes amis, ça a changé ma vie. En examinant ce que j'avais trouvé dans la poubelle, je me suis demandé : "Est-ce possible que dans une telle situation de précarité, les gens jettent des choses d'une telle valeur ?" J'ai pris un cahier et j'ai classé les objets en deux rubriques : ENTRÉ – SORTI. SORTI – c'était ce que je jetais, ENTRÉ – ce que je trouvais. Pour ma première poubelle j'avais opéré dans un endroit reculé de la ville, où les gens ont un niveau de vie modeste. Après, je me suis demandé ce qu'il pouvait y avoir dans les poubelles des quartiers riches. Enfin, bref, pour ne pas vous ennuyer, j'ai quitté la périphérie pour le centre, en passant au peigne fin les hôtels de luxe, jusqu'au quartier des diplomates. Alors là, quand j'ai vu tout ce qu'ils jetaient comme "marchandise inutilisable", j'ai retroussé mes manches ! Je suis rentré à la maison avec deux gros sacs pleins à craquer et une serviette diplomatique en cuir véritable. Militsa, montre un peu tout ce qu'ils jettent...

*De la poubelle, l'Étudiante sort – et montre aux spectateurs – une "serviette diplomatique" en bon état. Le Professeur avec un sourire continue son histoire.*

LE PROFESSEUR : J'avais à peine développé ma nouvelle activité que les manifestations ont repris de plus belle, mais cette fois en tapant sur les casseroles et les poubelles. Un soir, vers les sept heures et demie, j'arrive au quartier des diplomates, et qu'est-ce que je vois ? Des vauriens qui s'acharnaient sur ma poubelle avec des battes de base-ball et des barres de fer en hurlant : "A bas, à bas !" Je les réprimande vertement car je vois bien qu'ils vont l'esquinter, mais ils se jettent sur moi et me tabassent pendant toute la durée du journal TV... Qu'ils m'aient cassé la figure, passe encore, mais ils ont amoché ma poubelle ! J'ai tout de même réussi à la ramener jusqu'à la maison. Une fois guéri, je l'ai repeinte, j'ai changé les roues, et je suis reparti chez les diplomates, mais cette fois avec un pistolet.

Je n'avais pas l'intention de l'utiliser, je vous le jure, jusqu'à ce qu'apparaisse ce type, cet espèce de cabot qui m'a provoqué, mine de rien mais d'une manière très calculée... Il arrivait vers minuit pour jeter ses ordures, allumait une cigarette, et entamait la conversation. Au début ça semblait naturel, jusqu'au jour où il a entrepris de me rééduquer. "Et notre Président est comme ci et comme ça, et sa femme est comme ci et comme ça, et – s'il vous plait, que cela reste entre nous – notre peuple a un penchant pour les voleurs et les assassins..." Je l'écoutais, ça grondait dans mon estomac, ça bourdonnait dans ma tête, et ça sonnait comme quand le tramway m'est rentré dedans. Chaque fois que je m'énerve, dans mon crâne, exactement ici, ça tinte d'abord comme une clochette, ding, ding, ding, puis ça s'intensifie, et après ça tonne comme un gros bourdon. Je dois m'accroupir, serrer ma tête avec mes poings sur les tempes de toutes mes forces, car j'ai l'impression qu'elle va éclater. Et pour me libérer de la pression intérieure, je suis même obligé de pousser des gémissements... Aaaaah ! Aaaaah ! Aaaaah !

*Le Professeur s'accroupit, se met à gémir, tandis qu'au loin, on entend les cloches d'une église. Recroquevillé, les poings pressés contre les tempes, qui sait combien de temps il serait resté ainsi si l'Étudiante ne l'avait relevé, lui remettant en place sa "minerve". S'appuyant sur sa canne, le Professeur continue l'histoire comme si rien ne s'était passé.*

LE PROFESSEUR : Quand l'autre m'a vu accroupi, en train de gémir, il m'a demandé : "T'es quand même pas un de ces cocos, toi aussi ?" Ce fut la goutte fatale qui a fait déborder le vase déjà plus que plein ; j'ai sorti le pistolet et je lui ai tiré dans les pattes. Au procès, un an plus tard, le juge – dont le père durant la Deuxième Guerre mondiale, a fusillé de plein droit la moitié de ma famille maternelle – m'a dit : "Rentre à la maison, et occupe-toi de tes affaires." Tandis qu'il m'accompagnait à la sortie du Palais de Justice, je lui ai demandé : "Est-ce qu'il est possible de faire enregistrer une poubelle privée ?" Il s'est étonné : – Comment tu vois ça ? – Eh bien, dans notre processus de réforme économique j'envisage de conquérir la part disponible du marché des poubelles. Je vais construire la première poubelle mobile... Il a ri, m'a donné une petite tape sur l'épaule et m'a dit : "Alors, toujours dans tes inventions ?" C'est que ... étant petit je ramassais déjà tout ce que je trouvais. Je le rafistolais, je le bricolais, et je le présentais à des expositions. Je me disais que notre pays avait eu un Nicolas Tesla, alors pourquoi pas un deuxième ? Enfin, ça c'est une autre histoire...

Alors mon copain le juge me dit : "Après tout, fais ce que tu veux !" Et un mois plus tard, j'ai construit cette poubelle, dont je vous démontrerai les avantages plus tard, car j'éprouve un profond besoin de vous raconter jusqu'au bout l'histoire de l'homme que j'ai condamné à passer le reste de sa vie assis dans un fauteuil roulant ...

Ça me coûte, mais je le dois... Vous avez certainement lu des tas de choses sur mon compte. On écrit n'importe quoi dans "les journaux démocratiques". Tout, sauf la vérité. Et la vérité, la voici :

Je savais que cet homme était une ordure pire que celles qu'il jetait – d'ailleurs, je lui ai dit en face : "Flanque-toi dans la poubelle, et laisse les ordures rentrer à la maison." – mais quelque chose me turlupinait, un problème de conscience qui me rongea et me tourmentait ; la nuit je rêvais de lui en me demandant, en rêve, ce qu'il pouvait bien faire à cette heure-là, comment il allait... etc.

Un matin, après une réception diplomatique, j'ai trouvé dans les poubelles une bouteille de cognac français presque pleine. Je me suis mis sur mon trente et un, et suis parti chez lui. Sa mère m'ouvre. Je dis que je suis un ami, j'entre dans sa chambre. Il est là, assis dans un fauteuil roulant, devant une table, en train d'écrire. Je jette un coup d'œil autour de moi, rien que des tableaux bizarres, des boucliers, des sabres, des blasons, des diplômes en langues étrangères. J'ai tout de suite compris : une secte ! Quand il m'a vu, il m'a demandé le plus normalement du monde, comme s'il s'attendait à ma visite : "Comment ça va?" Il pouvait tout me demander, sauf ça. "Eh bien, j'ai dit, à l'extérieur ça va couci-couça, mais à l'intérieur c'est pas au mieux. Je m'en veux d'avoir fait ce que j'ai fait... Alors, je suis venu pour qu'on en discute, pour voir si on aurait pu éviter ça. Qu'on reconnaisse pas. "Pendant que nous buvons un petit verre de ce cognac français, je lui propose un emploi dans ma nouvelle entreprise. Je lui dis: "Il s'est passé ce qui s'est passé, tu m'as provoqué, tu m'as cherché, et je t'en veux de m'avoir mis dans la tête ce remords de conscience, comme si j'avais commis un crime. – Calme-toi, il me dit, et lis plutôt ça." Et il m'a donné un grand cahier, une espèce de livre en me raccompagnant à la

porte dans son fauteuil roulant. Militsa, mon âme, veux-tu m'apporter cette merveille.

*Avec un sourire, l'Étudiante court jusqu'à la poubelle et revient avec un grand cahier. Tandis qu'elle se dandine, allant et venant, le Professeur l'avertit des yeux de faire un peu attention à sa manière de marcher. Malgré ses talons inégaux, elle n'est pas obligée de balancer ainsi les bras et les jambes... Quand l'Étudiante lui donne le cahier, il lui fait signe de rester à sa place. Jetant un regard sur les spectateurs dans la salle, le Professeur hoche la tête, soupire, et reprend la parole, dominant son exaspération.*

LE PROFESSEUR : Quand j'en ai terminé la lecture, aux premières lueurs de l'aube, je ne savais plus quoi faire : est-ce que je devais jeter ce torchon aux ordures, l'effacer de ma mémoire, ne plus jamais y penser, même en rêve ? En fait, j'ai décidé de lire des extraits de ce manifeste satanique, chaque fois que j'en aurais l'occasion, comme ce soir, pour que les gens entendent ce qui s'écrit chez nous et se vend en toute légalité... Excusez-moi, je me suis un peu emmêlé les pieds...

*Pendant qu'il parle, le Professeur se promène tirant la chaîne, qui s'est entortillée autour de ses jambes. Se libérant du "nœud", avec un sourire, il se justifie.*

LE PROFESSEUR : Je reconnais que ce n'est pas très courant de s'attacher avec une chaîne à une poubelle, mais, croyez-moi, j'y suis contraint. C'est notre époque qui veut ça. La première nuit, quand j'ai laissé la poubelle dans le quartier diplomatique, des voleurs l'ont emportée. Je l'ai retrouvée une semaine plus tard, pillée et défoncée. Maintenant je l'ai attachée à mon pied, alors s'ils la volent, ils me voleront avec... Et ce sera, croyez-moi,

le dernier vol de leur vie... J'en avais confié la garde à Militsa, mais des voyous l'ont maltraitée et lui ont raconté n'importe quoi. Qu'est-ce qu'ils t'ont raconté, ma chérie ? Dis-le, parle librement. Dis aux gens, qu'ils sachent quelle racaille court dans nos rues.

L'ÉTUDIANTE : Euh... euh... euh...

LE PROFESSEUR : Dis.

L'ÉTUDIANTE : Euh... euh... euh... ils ont raconté...

LE PROFESSEUR : Dis-le, bon sang ! (*Au public.*) Militsa, je l'appelle "Euh..." Elle ne m'en veut pas, car elle commence toutes ses phrases par euh. Elle euh-euhisse. Enfin, personne n'est parfait. Allez, ils ont dit...

L'ÉTUDIANTE : Euh... euh... euh...

LE PROFESSEUR : Que je suis un fou, un malade, un pervers... C'est ça ? Hein ? Euheuh... Militsa ?

*L'Étudiante baisse la tête, confirme d'un hochement de tête. Le Professeur s'approche d'elle, l'enlace, et tout bas, paternellement, lui dit.*

LE PROFESSEUR : Allons, ne pleure pas... Excuse-moi... Elle est trop sensible pour les temps modernes. Je lui ai dit pourtant : "Travaille, Militsa, deviens indépendante, tiens-toi droite sur tes jambes !"

Mes chers amis, revenons à ma mésaventure, qui, vous le verrez, nous concerne tous. Donc, j'ai reçu le livre de cette secte, j'ai fait du café, me suis assis à ma table et j'ai commencé par lire le titre, sur la couverture. Et qu'ai-je lu ? "**Calendrier des années passées**"...

Alors là, j'ai marqué une pause, et j'ai lu une deuxième fois : un calendrier des années passées, qu'est-ce que ça peut bien être ? Eh bien la réponse est écrite immédiatement sous le titre pour qu'il n'y ait pas de "malentendu". **"Aux hommes sans avenir pas besoin de nouveaux calendriers – les anciens suffisent."**

*Le Professeur se tait et observe le public par-dessus la monture noire de ses lunettes, qu'il a sorties de sa poche avant la lecture, attendant un signe de compréhension.*

LE PROFESSEUR : Bon, j'ai pensé, toute société démocratique comme la nôtre peut et doit supporter les plaisanteries de mauvais goût, la pornographie littéraire et les stupidités poétiques. J'ouvre cette merveille, et je tombe sur la première page – **Janvier**. Un tableau hivernal, rien de particulier, une petite histoire en forme de poème... Militsa, mon âme, sois gentille, lis le poème consacré à Janvier. Lis-le pour que les gens entendent comment tout commence d'une manière anodine, naïve et simple... Militsa, vous savez, est une très bonne lectrice.

*L'Étudiante s'approche du Professeur, prend le calendrier, se tourne vers le public, et lit le poème.*

L'ÉTUDIANTE :

***Le cocher***

*Les maisons, jusqu'aux fenêtres  
enveloppées de neige,  
et décorées de givre,  
attendent la venue de quelqu'un.*

*Sur le chemin du village,*

*dans la tempête et la nuit,  
glisse un traîneau.  
Le cocher voit la fumée  
de sa maison natale.  
Il tire les rênes et crie,  
mais ne fouette pas les chevaux :  
étant cocher de naissance  
il n'a jamais fouetté personne,  
car de lui-même il a pitié.*

*Quand l'Étudiante termine la lecture, le Professeur continue à regarder dans le lointain, comme s'il "contemplant" le paysage du poème. La jeune fille se tient immobile, attendant qu'il lui dise quelque chose... Au bout de quelques instants, le Professeur enlève son béret, le met dans la poche, prend le calendrier de l'Étudiante et, lui désignant "sa place", s'adresse au public.*

**LE PROFESSEUR :** Janvier, la neige, la tempête, les maisons enveloppées de neige jusqu'aux fenêtres, le traîneau, le cocher... Un cocher qui ne fouette pas les chevaux – car il a pitié de lui-même... On dirait une scène d'un vieux film russe, ou de notre lointaine enfance. Cependant, quand j'ai tourné la page suivante...

*Tandis que le Professeur tourne la page du calendrier, de la poubelle on entend la sonnerie d'un téléphone. L'Étudiante accourt et sort de la poubelle un téléphone noir.*

**L'ÉTUDIANTE :** Euh... Ici la poubelle du Professeur... Euh...  
Le Professeur est momentanément...

**LE PROFESSEUR :** Qui est-ce ?

**L'ÉTUDIANTE :** Euh... monsieur Iagoda...

LE PROFESSEUR : Passe-le moi...

*Le Professeur s'excuse d'un sourire au public, prend l'écouteur et parle froidement, d'une voix solennelle, comme s'il savait pourquoi on l'appelait.*

LE PROFESSEUR : Oui... Salut... Oui... Oui... Je te l'ai dit : je suis d'accord avec cette loi sur l'Université, mais après tout ce que vous m'avez fait je ne reviendrai pas sans que vous m'avez fait de plates excuses. Si vous avez réellement besoin de moi, si vous avez fini par comprendre que je luttai contre cette clique pour vous défendre, vous et votre loi, alors vous allez gentiment vous mettre d'accord pour me réintégrer, mais, cette fois, à la place que je mérite depuis longtemps, doyen, ou rien... Toi au moins tu sais que je n'ai pas tiré par plaisir de tirer.

*Le Professeur rend l'écouteur à l'Étudiante. Tirant sur sa chaîne, il s'avance jusqu'au proscenium, désignant la poubelle.*

LE PROFESSEUR : Nos gens sont incroyables ! Quand ils m'ont condamné, je leur ai dit : attention, il faudra me supplier pour que je revienne. Des hommes comme moi, vous n'en avez pas beaucoup ...

Donc, mes chers amis, à la page suivante, après ce tableau idyllique de l'hiver et du cocher qui ne fouette pas ses chevaux, sont inscrites d'authentiques dates historiques avec des commentaires "intéressants" :

– 15 janvier 1945 Josip Broz Tito regarde par la fenêtre et s'exclame : "Quel beau ciel printanier !" Aussitôt le Comité central décide que le printemps en Yougoslavie commencera désormais le 15 janvier.

*Le Professeur, un instant, regarde les gens dans la salle, comme pour leur dire : tout commentaire est superflu.*

– 27 janvier 1956. Un portrait de Mozart et un commentaire : "On a envoyé à bord d'un vaisseau spatial à l'intention des civilisations extra-terrestres, *l'Homme au cercle* de Léonard De Vinci, les *Sonnets* de Shakespeare et la *Petite Musique de Nuit* de Mozart. Léonard a vécu comme un ouvrier. Pour Shakespeare, on n'est pas sûr qu'il ait existé, et Mozart, quand il est mort, on l'a jeté dans une fosse commune pour les pauvres parce que, pour son enterrement, il n'y avait pas un sou. Mais aujourd'hui rien qu'avec la vente des fameux chocolats "Mozart", on pourrait construire des pyramides. Les extra-terrestres ne sauront rien de tout cela. Ils regarderont Léonard, liront Shakespeare, écouteront Mozart et se diront : "Ça, c'est une civilisation !"

*Le Professeur jette un coup d'œil à l'Étudiante, qui s'approche immédiatement et prend le calendrier.*

LE PROFESSEUR : Militza chérie, lis-nous l'introduction pour le mois de **Février**.

*L'Étudiante regarde le Professeur comme le musicien qui attend le signal du chef d'orchestre. Quand il fait signe de la tête, elle commence à lire le "poème", du mieux qu'elle peut.*

L'ÉTUDIANTE :

### **La réconciliation**

*La mère est vieille depuis toujours  
et soucieuse ces jours-ci  
car son fils est parti à l'armée,*

*et elle ne lui a pas dit  
ce qu'en silence elle se répète  
quand elle est éveillée  
ou quand elle dort :*

*« Mon fils Ivan,  
pardonne à ton frère Iovan  
pour cette terre près de la rivière.  
Pardonne-lui tant que je suis en vie  
par Dieu je t'en supplie,  
faites la paix,  
à l'automne  
ou au printemps,  
quand la rivière en crue  
inondera la terre,  
et que celle-ci aura disparu. »*

*Le Professeur prend le calendrier des mains de l'Étudiante.  
Tandis qu'elle s'éloigne, il sourit, feuilletant les pages.*

**LE PROFESSEUR :** La mère supplie les enfants de faire la paix, quand l'eau remontera, inondera la terre, et que la terre aura disparu... Si j'allais à l'église, je cesserais d'y aller...

– 17 février 1997, photographie d'un poisson mort, qui flotte sur la rivière avec le commentaire suivant : "Slavoïoub Bakitch, surnommé Slava-le-Sandre, pêcheur du village de Grabovats, a décidé d'"intensifier" le rendement de la pêche ; au lieu de pêcher avec des perches et des filets, il a laissé "traîner" dans la rivière le câble du générateur... Après le choc électrique, même les saumons ont refait surface. Craignant que le courant n'emporte sa "prise", Slava a sauté dans l'eau. Le lendemain, on a retrouvé son corps à vingt kilomètres en amont, sur

un banc de sable, serrant un saumon de 68 kilos dans ses bras. Ce fut la plus grosse prise de Slava-le-Sandre."

*Le Professeur regarde les gens dans la salle, sourit et continue à feuilleter le calendrier.*

LE PROFESSEUR : La maison brûle, et la grand-mère danse... Vas-y ! Insulte le peuple qui t'a élevé, nourri et éduqué !... Selon mes informations, ce pamphlet s'est répandu dans le monde entier. Il est arrivé jusqu'au fin fond de la Nouvelle Zélande, d'où m'a appelé un copain, dentiste, pour me dire combien cela lui a plu. Je lui ai dit qu'il la ferme et je lui ai proposé de venir travailler avec moi. "Je ne veux pas devenir éboueur", il a dit. Alors, reste Néo-Zélandais ! Comme si je n'étais pas capable d'exporter ma poubelle à Paris, à Londres, ou à Vienne... Je pourrais mais je ne veux pas ! Il faut rester chez soi quand les temps sont durs...

Le mois de **Mars**, lui aussi, est annoncé par un "poème" suivi d'une subtile observation d'un "artiste anthropologue" : qui sommes-nous, que sommes-nous et quelle est notre "spécificité caractérielle" ? Cette "analyse versifiée" porte le titre : "Jusqu'à ce que les enfants soient grands". Permettez-moi de vous la lire moi-même :

### ***Jusqu'à ce que les enfants soient grands***

*Miloch a tué Pavlé  
sur le chemin de la ville  
car Pavlé a tué Lazar  
l'année dernière  
quand on a su  
que Lazar avait tué Tomislav  
pour lequel on racontait  
qu'il avait tué Vladimir*

qui,  
c'était prouvé,  
avait tué Todor  
accusé du meurtre de Vojin,  
lui-même évadé de prison  
à cause du meurtre de Louka.

Pendant qu'on enterrait Pavlé,  
sous une pluie jamais vue,  
la foudre a frappé Miloš  
sous l'arbre et le parapluie.

La paix règne au village maintenant  
Jusqu'à ce que les enfants soient grands.

*Le Professeur, à son habitude, observe les spectateurs dans la salle. Répétant la "conclusion" du poème, il la commente brièvement, avec précision, "à sa manière".*

LE PROFESSEUR : Maintenant la paix règne au village. Jusqu'à ce que les enfants soient grands... Et quand ils seront grands alors, à nouveau, systématiquement, en prenant leur temps, ils s'entretueront... Ce qui veut dire que nous sommes un peuple qui attend avec impatience de devenir grand pour nous exterminer les uns les autres. Bien sûr ce n'est pas dit explicitement, mais c'est dit "implicitement" ! Propager le mensonge, les injures, le défaitisme et cracher sur son propre peuple, est devenu la "discipline sportive" de nos "intellectuels". Et nos soi-disant "défenseurs des droits de l'homme" s'irritent dès que leurs perfidies sont contrôlées et interdites. Il leur faut la "une" des journaux, ou des émissions télévisées pour écraser une bonne fois pour toutes le peuple abruti. Comme le fraternel peuple russe. C'est écrit ici, mes amis, sous la date du 25 mars 1992. "Le cosmonaute soviétique Sergueï Krivalev, après 10 mois passés

sur la station orbitale MIR, sans aucun contact avec la Terre, est revenu avec succès sur terre. A son retour, il ne pouvait pas croire que l'URSS n'existait plus. Il s'était envolé comme cosmonaute soviétique et atterrissait comme citoyen russe... Quand il est sorti de sa capsule et a voulu raconter tout ce qu'il avait vu en haut, on lui a dit tout ce qui s'était passé en bas. Il s'est assis sur une chaise, et a dit : 'Si j'avais su, j'aurais mieux fait de rester faire du vélo à Moscou.'

*Le Professeur regarde le public, écarte les bras, sourit, et se retournant, appelle l'Étudiante. Lui tendant le calendrier, il s'appuie sur la poubelle, un peu las de tout.*

**LE PROFESSEUR :** Militsa, chérie, lis-nous la page d'**Avril**. Parmi nos respectés amis dans la salle, il y a certainement du personnel de l'Éducation nationale, comme moi. Qu'ils entendent comment ces maîtres à penser les apprécient et les estiment... Lis.

*L'Étudiante hoche la tête, puis lit le "poème" comme il lui a été demandé.*

**L'ÉTUDIANTE :**

***L'orthographe***

*Pourquoi l'instituteur Sreten,  
un jour d'avril,  
est-il sorti de l'école,  
perchée sur la montagne  
et est-il descendu vers la ville  
marchant dans la neige jusqu'aux genoux ?  
Pour voir un film,  
ou bavarder*

*avec des êtres humains.*

*Comme d'habitude,  
il corrigeait les devoirs,  
assis à sa chaire  
dans la classe où deux élèves  
occupent dix bancs.  
Il s'énervait  
soulignant les fautes d'orthographe.  
"Comment écrit-on 'désunis' ?  
- En deux mots ou en un seul ?"  
demande Dragan,  
du haut de ses deux mètres.  
"Désunis", répète l'instituteur.  
"Alors, monsieur l'instituteur,  
pour manger on est désunis  
et pour boire – des unis !"  
L'instituteur l'a regardé,  
a refermé le cahier,  
a quitté l'école  
sans dire un mot.*

*L'Étudiante regarde le Professeur comme si elle passait un examen difficile ; le "pédagogue", pensif un instant, fixe le sol, puis hoche la tête, s'approche de la jeune fille et lui prend le calendrier des mains.*

LE PROFESSEUR : Merci, Militsa, chérie... Comprenne qui pourra !

Il faut que je vous raconte une histoire : il y a quelques mois, je rencontre dans la rue un de mes voisins, un homme courtois, réservé, avec d'habitude une tête d'enterrement ; je le regarde, il se promène et ...il chante ! Je lui dis : "Bonjour voisin", il me répond : "Bonjour !", avec un sourire jusqu'aux oreilles. "Vous chantez ?" je

demande, en me tenant un peu à l'écart car on ne sait jamais, il est peut-être devenu fou. Il me dit : "Eh oui, je chante ! On a tué ce criminel, ce faiseur de malheurs ! Ils y passeront tous un par un, et quand lui, notre grand Manitou aura son compte, je pourrai mourir heureux !" Et il rit, il me tape sur l'épaule et s'éloigne en chantant. Alors, j'ai pensé : sommes-nous tombés si bas que la mort d'un homme nous réjouisse et devienne une raison pour chanter. Dites-moi, mes amis, que fallait-il faire : chanter, moi aussi, ou le tuer ?

Revenons à notre calendrier. Vous allez voir : ce n'est pas un hasard si, pour le plus beau mois de l'année, pour le mois de **Mai**, ils ont "élaboré" la recette du serpent venimeux. Je vais vous lire moi-même cette "spécialité pour le déjeuner du 1<sup>er</sup> mai", et sans commentaire de ma part, vous devinerez à qui est destiné ce repas... Voici :

### ***Spécialité pour le déjeuner du 1<sup>er</sup> mai***

*Attrapez un serpent sous une pierre  
ou dans un cœur,  
tranchez la tête avec précaution,  
pour ne pas répandre le poison,  
déposez-la dans une coupe,  
arrosez-la de vin rouge.  
Videz le corps du serpent  
de ses viscères,  
aplatissez-le comme une lasagne,  
découpez-le en tronçons  
de six centimètres de long,  
émincez chaque parcelle  
en vermicelles  
de quatre millimètres.  
Quand la chair a bien séché  
sur la pierre, derrière la maison,  
saupoudrez-la d'amandes*

*et faites la frire dix minutes  
dans de l'huile bouillante.*

*Servir le serpent  
à vos amis,  
sur une fleur de lotus,  
ou sur des feuilles de laitue.  
Si un individu louche se présente,  
si vous pensez qu'il fait partie  
d'une clique ou d'un complot,  
offrez-lui du vin de la coupe argentée,  
avec de jolis mots :  
"Je vous en prie, buvez,  
C'est du vin pour le déjeuner."  
Mais... il n'y aura pas de dîner.*

*Le Professeur regarde les gens dans la salle, sourit, feuillette  
le calendrier et tirant sur sa chaîne s'approche du bord de la  
scène.*

*A nouveau, on entend la bruyante sonnerie du téléphone.  
L'Étudiante, comme d'habitude, entame la conversation.*

**L'ÉTUDIANTE :** Euh... Ici la Poubelle du Professeur... Oui...  
Euh... Excusez-moi, je vais vérifier si le Professeur est  
dans la poubelle... Euh... Un instant, s'il vous plait.

**LE PROFESSEUR :** Qui est-ce ?

**L'ÉTUDIANTE :** Euh... encore lui... Monsieur...

**LE PROFESSEUR :** Iagoda ?

**L'ÉTUDIANTE :** Euh... Oui... Il ne se présente jamais, il  
tousse... Il tousse horriblement. Euh... une toux af-  
freuse...

**PROFESSEUR :** Il fume, il fume beaucoup, trop... Dis-lui que

je serai de retour dans une demi-heure.

L'ÉTUDIANTE : Euh... Le Professeur sera de retour dans une demi-heure... Euh... Excusez-moi, qu'avez-vous dit, je ne vous ai pas entendu à cause de votre toux ? Oui... Je lui transmettrai... Euh... bien sûr...

*Pendant que l'Étudiante raccroche, le Professeur sourit comme un homme qui a triomphé.*

LE PROFESSEUR : Je sais ce qu'il a dit. Il a dit que j'ai été nommé doyen ? C'est ça, Militsa, ma chérie ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... oui... Il a dit "à l'unanimité"...

LE PROFESSEUR : Eh bien, maintenant, ils peuvent toujours courir ! L'âne ne vendra pas sa peau avant l'herbe verte ?

*Souriant avec mépris, il tourne la page du calendrier et continue son histoire sur "le cas" qui lui a "empoisonné l'existence".*

LE PROFESSEUR : Pour qui ils me prennent ? Pour un guignol ? Quand on a besoin de moi on me prend, quand on en veut plus on me jette ! Ils ne savent pas à qui ils ont affaire !

Pour le mois de **Juin** on a écrit un poème anodin intitulé "La mère". Mais après juin, vient juillet, et ce poème-là c'est moi qui vous le lirai, dès que Militsa vous aura récité celui de la mère... Militsa, ma chérie, je t'en prie... Militsa, vous savez, a perdu sa mère il y a deux ans... Je t'en prie, chérie.... Tu y arriveras ? Ne commence pas à... Je t'en prie.

*Se tenant près de la poubelle, l'Étudiante, sans calendrier, récite le "poème" comme si elle l'avait écrit elle-même.*

**L'ÉTUDIANTE :**

***La mère***

*Ma mère m'a écrit  
et m'a demandé  
si je peux venir.  
La clôture, a-t-elle dit,  
autour de la maison s'est effondrée,  
la porte a rouillé,  
il n'y a plus personne pour la pousser,  
que je vienne si j'ai le temps,  
un jour ou deux,  
ou un instant,  
pour lui dire bonjour.*

*Aux derniers mots du "poème" l'Étudiante fond en larmes. D'abord elle baisse la tête, puis tourne le dos à la salle, s'appuie sur la poubelle, et pleure en silence, presque sans bruit... Écartant les bras avec impuissance, le Professeur s'approche d'elle, l'enlace, et la fait sortir de la scène. En marchant il lui dit quelques mots.*

**LE PROFESSEUR :** Calme-toi... Allez... Allez... Va te rafraîchir et reviens... Prends ton temps, fais attention à ne pas tomber dans ces escaliers. Tu as vu comment j'ai dégringolé... Passe-toi un peu d'eau froide !

*Dès que l'Étudiante est sortie de la scène, le Professeur revient au proscenium, tirant la chaîne attachée à sa cheville. Continuant à regarder du côté de l'Étudiante, il s'adresse au public*

*dans la salle, à voix basse, pour justifier "la scène de larmes"  
de la fille explorée.*

LE PROFESSEUR : Militza n'en peut plus de ce pays. Elle lit les journaux, elle se laisse influencer par tous ces tissus de mensonges pour abêtir le peuple et l'affoler. Selon eux les gens en sont réduits à voler des boîtes de sardines dans les supermarchés, la police les arrête et ils seront jugés par ceux qui volent 10 millions de dollars. Les retraités meurent de faim, et on n'a même plus de quoi les enterrer. Ces jours-ci elle m'a dit qu'elle demanderait un visa pour N'importe Où. Je ne savais pas qu'il existait un pays qui s'appelle N'importe Où. Elle veut nous quitter, pour toujours... La prochaine fois que mon collègue Jagoda m'appellera, et me dira en toussant – il tousse comme un pot d'échappement – qu'ils se sont mis d'accord à l'unanimité pour m'"offrir" la place de doyen, je lui dirai : "Trop tard, mon vieux, tu arrives après la bataille ! Ministre, ou rien." En tant que ministre, je pourrai régler les cas comme celui de Militza. S'ils veulent que j'aide les gens et le pays, qu'ils me donnent un poste qui le permette. Sinon il y aura de plus en plus de "livres" et de "poèmes" comme celui-ci. Celui du mois de **Juillet** a un titre "approprié" – "Le Mal". Il est écrit en prose versifiée...

### ***Le Mal***

*Depuis un demi-siècle déjà,  
devant le Foyer de la Révolution  
le peuple se rassemble,  
amené par bus et tracteurs,  
venu pieds nus ou dans des tramways sans rail  
pour écouter le discours  
du même beau parleur  
qui hurle toujours la même histoire*

*Le Professeur sort un mégaphone de la poubelle et continue le "discours" du beau parleur en hurlant.*

*Nos problèmes sont immenses,  
graves et internationaux !  
Ce ne sont pas de petits problèmes,  
ce sont des problèmes dignes de nous !  
Nous n'espérons tout de même pas  
nous battre pour de grandes idées  
et avoir de petits problèmes !  
Qui n'est pas capable de mourir  
n'est pas capable de vivre !  
Nous nous battons jusqu'au dernier  
pour l'avenir de nos enfants !  
Nous prouverons à tous  
que nous sommes  
ce qu'aujourd'hui nous ne sommes pas !  
Un ami, un de ces jours,  
m'a demandé en passant  
qu'arrivera-t-il si nous ne gagnons pas,  
si nous disparaissions pour toujours ?  
Rien, lui ai-je dit,  
si nous ne gagnons pas,  
cela signifiera que le monde entier  
aura choisi le Mal !  
Et si le Mal l'emporte sur la planète  
nous n'avons plus rien à faire en ce monde !*

*Le Professeur repose le mégaphone, maintenant il redevient le "récitant".*

*L'un des agitateurs cria alors :  
"Vive le Mal !"  
Et le peuple entonna :  
"Vive le Mal" !  
Puis les gens s'en allèrent en bus, en tracteurs  
pieds nus, et en tramways sans rail !*

*Le Professeur sourit aux spectateurs dans la salle en hochant la tête.*

LE PROFESSEUR : 21 juillet 1969 : "Neil Armstrong s'est posé sur la Lune. Ses traces sont depuis longtemps recouvertes par le sable lunaire, et quelqu'un a volé le drapeau américain. Sur la Lune il n'y a pas d'hommes, mais il semble que, là aussi, il y ait des voleurs..."

*Sur la scène revient l'Étudiante, un peu calmée après sa "toilette". Le Professeur de la main lui fait signe de reprendre "sa place". La fille soupire, opine de la tête et s'approche de la poubelle.*

Et pour terminer juillet, une touchante histoire de chien:

– 10 juillet 1998 : "Les meilleurs amis de l'homme sont massacrés ou empoisonnés. Et ceux qui en réchappent sont enfermés dans des cages, sans eau ni nourriture, avant d'être euthanasiés. Les chiens se demandent pourquoi ils ne sont pas restés des loups. Leur seule consolation c'est de savoir que les gens qui les tuent vivent comme eux, et termineront comme eux." Et c'est signé : les défenseurs des droits canins.

Je dois avouer, la main sur le cœur que j'ai moi aussi un faible pour les animaux. Un soir, j'ai ramassé un chiot, près d'une poubelle, tout petit, grelottant de froid. Je l'ai caché sous mon manteau et l'ai ramené chez moi. Au bout de quelques mois le chiot a grandi. Dans un moment de faiblesse, abandonné par ma femme et mes enfants, j'ai décidé de faire une grève de la faim. J'ai survécu, mais le chien ... à mon grand regret...

*Le Professeur sort de la poubelle un "chien empaillé",*

*un corniaud de taille moyenne, posé sur une planche avec quatre petites roues, de sorte qu'on le "tire" comme s'il était vivant.*

LE PROFESSEUR : Maintenant je l'emmène avec moi à toutes les promotions de ma poubelle. Il n'est pas vivant, mais c'est comme s'il l'était. Et j'ai inventé un moyen pour faire peur aux voleurs. Je vais vous montrer à quoi ça ressemble, cela pourra peut-être vous être utile si votre chien aussi, à tout hasard... Voilà...

*Le Professeur tire le chien par la queue ; quelques instants après le "chien mort" se met à aboyer. Souriant, caché derrière la poubelle, le Professeur explique son invention.*

LE PROFESSEUR : J'ai installé à l'intérieur un magnétophone. Quand je vois un voleur ou un criminel s'approcher de la poubelle, je "l'active"... J'ai également arrangé un perroquet. Regardez... Quand je fais balancer son perchoir, c'est tout juste s'il ne se met pas à piailler. Le chat, lui, ne m'a pas réussi... Un de mes anciens amis, qui aujourd'hui fait partie des brigades de traîtres, quand il a vu le perroquet, le chat et le chien empaillés, m'a demandé amicalement : "Et ton grand-père, il est où ?"

Mais revenons plutôt à cette "merveille de livre", pour que vous entendiez ce qui peut vous arriver à vous aussi si dans votre vie surgit un " homme qui vous veut du bien"... Militsa, chérie, nous lirais-tu le "poème" du mois d'**Août** ?

L'ÉTUDIANTE : Euh...

LE PROFESSEUR : S'il te plait, sans euh... Tu peux ou tu ne peux pas ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... je peux.

LE PROFESSEUR : Sans pleurer ? Tu sais que là aussi on parle de la mère.

L'ÉTUDIANTE : Euh... je peux, je peux...

*L'Étudiante prend le calendrier, lit le poème pour le mois d'août.*

***Le souvenir***

*Qui n'a pas de bois  
mourra au coucher du soleil.*

*Sous l'ombre d'un vieux poirier  
est assis Gavriilo Mihajlovitch.  
Il mange sa soupe  
et pense en lui-même :  
quand je mange ma soupe  
je me rappelle maman  
quand je mange du poisson  
je me rappelle tonton  
quand je mange un gâteau  
je me rappelle tata  
quand je mange un feuilleté  
je me rappelle mémé  
et j'entends grincer le portillon  
quand entre dans la cour,  
avec la première neige,  
l'homme à la cinquantaine passée  
qui n'a que ses souvenirs à manger.  
Ainsi se souvient Gavriilo  
en voyant une feuille fanée  
tomber du poirier.  
Puis il se met debout,  
s'essuie la bouche,  
et quitte la table,  
comme s'il avait mangé.*

*Lisant "l'histoire" sur les souvenirs de Gavrilo Mihajlovitch, la fille s'arrête, juste un instant, à la mention de la mère ; le reste, elle le lit avec calme et "comme il faut". Le professeur la remercie d'un sourire, mais à peine s'est-il tourné vers les invités dans la salle, qu'il l'entend pleurer. Appuyée contre la poubelle, l'Étudiante pleure à petits bruits... S'approchant, le Professeur la justifie devant le public.*

**LE PROFESSEUR :** Rien n'est plus beau ni plus difficile que la jeunesse. L'être jeune pense qu'il est fort, qu'il sait tout, peut tout, qu'il est "capable de faire une chose et son contraire", mais il suffit d'un mot ou d'une phrase et – patatras ! Tout s'écroule, c'est la fin du monde ! Allons, calme-toi... Sors, va te rafraîchir à nouveau, puis reviens... Fais attention à ne pas tomber dans les escaliers... Ne t'appuie pas sur la rampe ! Et lave-toi à l'eau froide !

*Le Professeur accompagne la jeune fille, puis revient en tirant sa chaîne.*

**LE PROFESSEUR :** Je l'avertis de prendre garde aux escaliers, car ce matin, quand nous sommes arrivés, j'ai voulu inspecter la scène. On ne m'avait pas dit que la rampe n'était pas solide. Je me suis appuyé et j'ai fait une chute de six mètres, Dieu merci, je suis tombé sur un divan, J'ai tout de suite repris mes esprits. Ces merveilleux artistes de théâtre ont pris peur et ont appelé d'urgence le médecin. Ils voulaient même différer la promotion de la poubelle...

Il est bizarre notre peuple ; d'un côté, irrationnel, un peu indolent, avec le jugement facile et l'émotion rapide, et de l'autre, sérieux, prévenant et plein d'attentions comme un grand seigneur. Le médecin a diagnostiqué une "légère secousse du cerveau", car, selon lui, avant de

tomber sur le divan, ma tête avait heurté une crédence. Mais quand je lui ai expliqué que mes pupilles étaient restées dilatées depuis mon dernier choc avec le tramway, il a compris...

Est-ce que je vous ai raconté comment un tramway m'a percuté dans ma poubelle? Il y a environ un an, en pleine nuit arrivent devant ma poubelle, deux jeunes types, le crâne rasé, avec des blousons noirs, des pantalons noirs, des baskets noirs et des lunettes noires, et ils réclament leur "racket". "Quelle raquette, mes enfants ?" je leur demande, car je vois que l'un d'eux porte à sa ceinture un pistolet. "Eh bien, notre racket, papy, parce que tu travailles dans notre secteur." Croyez-moi sur parole, jusqu'à ce soir-là j'ignorais complètement ce qu'était le "racket". "Bon, mes garçons – je leur dis "mes garçons" puisqu'ils m'appellent "papy". Je vous promets une "raquette" dès que j'en aurai trouvé une dans une poubelle." Je pensais qu'ils me demandaient une raquette de tennis, car je travaille dans le quartier diplomatique, et vous savez comme moi, que les diplomates quand ils ne s'occupent pas d'espionnage, jouent au tennis à longueur de journée... et jettent des raquettes presque neuves. Rien qu'en ramassant celles qu'ils jettent j'aurais pu ouvrir un magasin de sport... Alors mes soi-disant garçons en blouson noir se sont mis à me tabasser durant deux ou trois heures, puis ils m'ont fourré dans la poubelle et l'ont poussée le long de la rue. Et la rue du quartier des diplomates, comme vous le savez, descend à pic... à peu près comme ça...

*Le Professeur baisse la main en l'inclinant, sous un angle fort, montrant la pente de la rue, pour revenir à la poubelle et sauter dedans.*

**LE PROFESSEUR :** En pleine pente la poubelle a acquis une vitesse incroyable. Je brûlais les feux rouges, les auto-

mobiles se carambolaient, les gens fuyaient en criant. Une voiture de police m'a pris en chasse, mais trop tard. Je criais : "Dégagez ! Dégagez ! Dégagez !" Et je faisais de grands signes avec les bras, car ce modèle de poubelle n'avait encore ni freins, ni direction, ni klaxon... En bas, à la station d'essence, je n'ai pas pu éviter un télescopage frontal avec le tramway. Pour être précis, quand j'ai vu que je fonçais sur le tram, sachant qu'il ne pouvait pas bifurquer pour m'éviter, j'ai sauté hors de la poubelle...

*Le Professeur saute de la poubelle, fait quelques pas en tirant la chaîne, et raconte comme un témoin extérieur.*

**LE PROFESSEUR :** J'ai sauté, mais quand le tramway a enfoncé la poubelle et l'a emportée en pleine vitesse, il m'a emporté avec elle... Comment vous dire ? C'est peu dire que c'était désagréable... 300 mètres sur les rails !... J'ai essayé de me libérer de ma chaîne, mais... Quand le tram s'est arrêté, ma poubelle avait l'air d'une vieille casserole... Les gens se sont aussitôt attroupés... C'est étonnant à quel point notre peuple aime regarder les accidents de la circulation. Dès qu'un accident se produit, trois mille personnes se rassemblent !... Accourent même les marchands de cacahuètes, et les revendeurs du marché noir... Et tandis que j'étais étendu inconscient, car ma tête avait voltigé plusieurs fois contre les poteaux électriques, la police est arrivée. Je dois vous avouer – que cela reste entre nous – que pour la première fois j'en ai terriblement voulu à nos organes de la sécurité routière. Non seulement ils me voient évanoui, non seulement ils me voient pantelant et ensanglanté, en état de choc, sans plus savoir où je suis, avec une épaule déboîtée et ce bras-là retourné à l'envers, non seulement je n'ai plus de chaussures, non seulement... Enfin bref, ils me voient à la frontière de la vie et de la

mort, et voilà qu'un des policiers me demande, à moi, tel que je suis, réduit à zéro : "Dis donc, excuse-moi, mais quelle putain d'idée t'a pris de t'attacher avec une chaîne à une poubelle ?" Je l'ai regardé, et quand j'ai voulu lui expliquer pourquoi, j'ai juste eu le temps de dire : "Camarade..." Rien d'autre, parce qu'il m'a fait voler de la bouche la moitié de mes dents...

Mais passons, ce qui est fait est fait... Continuons, voyons ce que ce "livre de sagesse" nous dit pour le mois de **Septembre...** Comme d'habitude, nous avons d'abord, un "poème de circonstance". Et, qu'y a-t-il de plus "approprié" pour le mois de septembre qu'un mariage ? Et de quel mariage s'agit-il ? Vous allez le savoir tout de suite.

### ***Le Mariage***

*Il y a vingt ans,  
jour pour jour,  
s'est marié le fils  
de Petar, facteur des environs.  
Les tables étaient disposées  
dans le jardin  
devant la maison  
dès huit heures du matin,  
et quand sont arrivés  
les nombreux invités,  
on ajouta des tables,  
jusque dans la rue  
et à midi  
jusqu' à la grand 'route.  
En fin d'après-midi  
les tables sont passées  
près de Belgrade,  
puis ont continué  
vers Novi Sad,  
si bien qu'à l'aurore*

*elles sont arrivées à Lipolitsa  
non loin de Soubotitsa.*

*Quand les trompettes ont commencé à jouer,  
les premières tables étaient dressées  
dans la cour du marié,  
et les dernières  
dans le jardin de l'épousée.  
La fête a duré  
sept jours et sept nuits,  
aujourd'hui encore on peut voir  
les marmites, les assiettes, les verres et les fourchettes,  
les chaises, les os, et les bouteilles cassées,  
depuis Nich jusqu'à Soubotitsa.*

*Quelque part, dans le bâtiment du théâtre, retentit une forte  
explosion. Le Professeur, d'une manière appuyée, observe le  
public. Souriant, il reprend son récit.*

LE PROFESSEUR : Ça pète dans les environs !... Revenons  
plutôt à ce "mariage de septembre". Cette "œuvre de  
l'esprit", je pense, n'a besoin d'aucun commentaire,  
mais je ne peux pas taire le fond de mon cœur.  
Maintenant, là, devant vous, je me pose la question :  
est-il au monde **une chose sacrée** qui ne soit pour eux  
un sujet de moquerie envers leur propre peuple ? Le  
mariage est une belle et ancienne coutume, qu'on cultive  
chez nous depuis des siècles : la famille proche, les amis  
se rassemblent, les gens viennent de loin pour se voir et  
passer un peu de bon temps, pour ouvrir leur cœur pen-  
dant deux ou trois jours, les ennemis se réconcilient, les  
vieilles amitiés se renforcent, on chante de vieilles chan-  
sons oubliées, et, pourquoi le cacher, on se détend un  
peu, on boit un verre ou deux, quelqu'un tire une balle  
au pistolet avec lequel son ancêtre a défendu notre pays  
des envahisseurs, et cette balle, cela arrive aussi, atteint

un invité, et même le blesse à mort, mais quoi, on respecte nos traditions dans leur plus belle et plus pure expression.

C'est alors qu'apparaissent ces "mondialistes", ces "réformateurs". Ils voudraient peut-être que nous aussi on autorise les liens du mariage entre deux hommes ? Le jeune marié fait passer le seuil de la maison à sa "jeune épouse", et après une petite prise de narcotique ils tombent l'un et l'autre en "pamoison", et projettent d'adopter un enfant, car la "jeune épousée" avoue enfin au jeune marié qu'elle n'est pas "en état" de procréer ! Elle se met à pleurer, et ses larmes coulent le long de ses moustaches et de sa barbe ! Ah ! mesdames et messieurs, j'aurais voulu me taire, ne pas prononcer à haute voix ce déshonneur et cette flétrissure, mais comme vous l'avez entendu, je n'ai pas pu me retenir ! Et quand quelqu'un me dit, ou quand je lis, qu'il "faut nous ouvrir au monde", au même instant m'apparaît l'image du jeune marié barbu et de sa jeune épouse moustachue, et alors, pour parler sincèrement, je sortirais volontiers mon pistolet et tac-à-tac-à tac...

Que veulent-ils, en réalité, les propriétaires de ces soi-disant "journaux indépendants", qui sont "indépendants" autant que leurs lecteurs-toxicos le sont de la drogue ? A mon humble avis, et cela je le dirai à monsieur Jagoda et je le mettrai à exécution si j'obtiens le poste de Ministre des Relations avec le "monde libre", il n'y a qu'une chose à faire pour nous : creuser autour de notre pays une tranchée, que dis-je, une crevasse, d'une profondeur de 500 mètres sur 10 kilomètres de large, et la remplir de chaux vive... Et ensuite allez-y ! Que monsieur le jeune marié barbu fasse sauter sa moitié moustachue par-dessus, et que derrière notre "heureux couple", au-dessus de la chaux vive se précipitent toutes les belles inventions du "monde moderne, développé et démocratique" !

*Et tandis que le Professeur discute sur les "futurs relations avec le monde démocratique", sur scène arrive l'Étudiante avec un pansement autour de la tête. Quand il l'aperçoit, le Professeur s'arrête de parler. Il s'approche d'elle, lui parle à voix basse, calmement, mais on voit qu'il a du mal à dissimuler sa colère.*

LE PROFESSEUR : Je t'avais dit, Militsa, ma chérie, de prendre garde à ces escaliers. Tu as pourtant vu ce qui m'est arrivé...

L'ÉTUDIANTE : Euh... euh... euh...

LE PROFESSEUR : Euh... euh... euh... que s'est-il passé ? Euh, dis-le !

L'ÉTUDIANTE : Euh... euh... je ne suis pas tombée dans les escaliers... Je ne suis pas tombée...

LE PROFESSEUR : Je vais te dire maintenant quelque chose devant nos chers amis. Si tu te mets à pleurer encore une fois, c'en sera fini de notre collaboration. Fi - ni ! Pardon, je ne voulais pas crier... Qu'est-ce qui s'est passé, Militsa ? Parle librement, tous ces gens sont nos amis. Tu n'es pas tombée dans l'escalier ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... non...

LE PROFESSEUR : Alors où t'es-tu blessée à la tête ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... dans la salle de bain, pendant que je me lavais.

LE PROFESSEUR : Tu es tombée dans la salle de bains ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... non... le chauffe-eau a explosé.

*Le Professeur regarde la jeune femme comme s'il n'avait pas bien entendu. Puis, de la petite poche de sa veste il sort son portable. Vérifiant le bon contact avec le monde, il amplifie la réception. S'excusant d'un sourire, encore une fois il avertit le public.*

LE PROFESSEUR : Le chauffe-eau a explosé ? Le chauffe-eau ? Militsa, ma chérie, est-ce que tu es certaine que c'est le chauffe-eau qui a explosé ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... oui...

LE PROFESSEUR : Eh bien, comment a-t-il explosé ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... il a fait boouuumm !

LE PROFESSEUR : Tu ne m'as pas compris, Militsa, ma chérie. Je ne pensais pas à ce que tu as entendu, mais pourquoi il a explosé ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... je ne sais pas... on a emmené le plombier à l'hôpital, il n'a pas réussi à dire...

LE PROFESSEUR : Et toi, une partie du chauffe-eau t'a touchée ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... non... C'est le mur qui s'est écroulé. Le chauffe-eau a explosé dans la chaufferie... Et... euh... le toit aussi est tombé... euh... j'ai reçu la gouttière sur la tête.

*Le Professeur regarde l'Étudiante, ne sachant quoi lui demander d'autre. Il est visible que toute nouvelle question "amplifierait" la catastrophe. Souriant avec résignation, il*

*accompagne la jeune femme jusqu'à la poubelle, tout en la calmant.*

LE PROFESSEUR : Bon, bon... Ce sont des choses qui arrivent... Et le plombier, qu'est-ce qu'il en reste si le toit et les murs se sont effondrés ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... la casquette.

LE PROFESSEUR : La casquette ? Quelle "casquette" ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... la casquette du plombier... Ils l'ont reconnu à sa casquette. Ils ont dit en la voyant : "C'est ici que devait être le plombier."

*Regardant la fille, effaré, le Professeur renonce à poursuivre ses questions, il revient jusqu'au proscenium et se taisant quelques instants, pensif, observe quelque chose au loin, au-dessus de la tête de ses "chers invités".*

LE PROFESSEUR : C'est un acte prémédité... Une diversion terroriste... Maintenant nous pouvons, de jour en jour, nous attendre à des explosions de chauffe-eau, de machines à laver, d'aspirateurs, de téléviseurs, de fers à repasser, de transistors... Tout ce qui jusque-là n'a jamais explosé, va se mettre à faire boum ! et à tuer les gens. Et du plombier il ne reste que la casquette ? Eh bien, je vais vous lire, mesdames et messieurs, comme introduction au mois d'**Octobre**, ce que ce "terroriste littéraire" a écrit sur la pierre tombale de son oncle. Cette "casquette" m'a fait penser au chapeau de son oncle. Donc, sous la date du 20 octobre 1988, qui est comme par hasard la date de la mort de l'oncle et le jour de la libération de Belgrade, il est écrit mot pour mot :

*"Petar Popovitch,  
a rendu l'âme à minuit,  
plus affamé que rassasié.  
Il a traversé la vie  
plus pieds nus que chaussé  
avec le chapeau de ses rêves  
dans une vitrine.*

*Jetant un coup d'œil au public, le Professeur tourne la page  
du calendrier et, sans aucune "introduction", continue à lire.*

LE PROFESSEUR : – Le 25 octobre 1917, a commencé la Révolution d'Octobre en Russie. "La Russie, aujourd'hui encore, ne s'est pas remise de l'horreur et de la terreur communiste. L'étincelle de la révolution est arrivée jusqu'en Serbie, a mis le feu et a tout ravagé. La Russie, un jour, sera à nouveau ce qu'elle a été autrefois, mais la Serbie plus jamais. La 'Mère Russie', elle, se remariera richement, et la Serbie finira dans un foyer pour orphelins pauvres et abandonnés..." C'est l'histoire telle que l'écrit la secte, mais celle qu'il nous raconte ensuite a un autre son de cloche : "Belgrade aurait pu être libérée dès le mois de septembre, mais les communistes yougoslaves ont attendu pour que cette libération coïncide avec l'anniversaire de la Révolution d'Octobre."

J'ai communiqué tout cela à la septième section de la Sécurité d'Etat. Mais, ou bien ils ne m'ont pas pris au sérieux, ou bien ils ont pris ces documents à la légère, en tout cas personne n'a réagi... A la veille du Salon du Livre j'avais écrit et souligné que ces documents seraient présentés au stand des "Piliers de la Culture", comme ils l'ont été. Seulement, personne ne prend plus la peine de vérifier qui vend ça et qui l'achète. Ou ils ne sont pas venus, ou s'ils sont venus, je ne les ai pas reconnus. Dans ma jeunesse, quand j'allais chez mon oncle pour

lui rapporter tout ce qui se passait à la faculté, les policiers étaient tous habillés de la même façon, avec les cheveux courts et la barbe rasée. Ils avaient tous la même odeur de pin sylvestre mêlé à l'odeur de la poudre... L'an dernier, par exemple, je leur ai envoyé le pseudo poème: "Les Libérateurs". Eh bien – rien. Pourtant ce torchon, cette saloperie, a été écrit avec la haine, le regard ensanglanté, et l'écume aux lèvres... Chers amis, quand vous aurez entendu cette insanité, vous comprendrez ma colère et mes mots un peu excessifs. Écoutez :

### **Les Libérateurs**

*A la fin de la Deuxième Guerre mondiale  
arrivèrent les libérateurs sur leurs chevaux,  
leurs mules, leurs mulets et leurs ânes,  
poussant devant eux les chèvres et les moutons,  
le bétail à cornes,  
à longue queue, grosse gorge, et boiteux,  
suivis par une nuée de corbeaux, de hiboux  
et de chauves-souris dans leurs rangs,  
poussant des cris, chantant, tirant en l'air,  
décorés de couronnes d'ail et de paprika,  
de calots mis de travers sur des têtes sans cou,  
avec des bottes à lacets blancs  
et sept couches de boue,  
enveloppés de peaux de bouc à peine égorgés,  
jetant des regards torves sur les toits étrangers,  
ils bondirent par-dessus les barrières,  
firent irruption par la porte de derrière,  
surgirent sans un "Dieu vous garde !"   
sans même dire un bonjour.  
Ils sont entrés, ont jeté leurs calots,  
une botte poussant l'autre, se sont déchaussés,  
ont ouvert leurs chemises jusqu'à la ceinture,  
puis se sont frottés contre les portes,  
les murs, les fenêtres et les serrures,*

*et comme d'habitude ont commencé  
à plaisanter grossièrement,  
à s'interpeller d'un coin à l'autre,  
à crier et se taper sur l'épaule.  
Ils ont sortis les fromages forts,  
et chacun une bouteille d'eau de vie,  
puis se sont mis à trinquer,  
à partager le fromage et la bouteille,  
à rivaliser à qui boira le plus.  
Et les discours ont commencé,  
toast sur toast jusqu'à l'aube,  
comme s'ils étaient les bienvenus,  
comme si depuis toujours ils étaient attendus,  
comme si on se réjouissait de leur venue !*

*S'efforçant de réprimer sa colère, le Professeur regarde les gens dans la salle. Il replie le calendrier, machinalement, comme s'il lui "tordait le cou". Au bout d'une longue pause, il se tourne vers l'Étudiante, appuyée sur la poubelle. Dès qu'il pose le regard sur elle, elle se redresse "militairement".*

LE PROFESSEUR : Militsa, chérie, toi aussi tu as passé trois mois dans la rue pendant ces manifestations. Pourquoi, je te le demande, as-tu crié : "A bas les rouges !" Pourquoi pendant trois mois, par ce froid glacial, t'es-tu promenée dans les rues de Belgrade, en sandales et en robe d'été, en hurlant : "A bas les rouges !" ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... euh...

LE PROFESSEUR : Tu criais parce que tu n'arrêtais pas de lire des cochonneries de ce genre et que tu refusais de regarder notre télévision publique. Tu m'avais dit que tu regarderais plus volontiers la lunette des W.C que la lucarne de la TV. Bon, bon... Et, que s'est-il passé? Tu as reçu une raclée de la part des " rouges" ? N'est-ce pas ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... oui.

LE PROFESSEUR : Tu as eu droit à la matraque sur la tête et les jambes. Sur la tête – pour que tu retrouves la raison, et sur les jambes – pour que tu ne les utilises plus à te promener avec la racaille. Je t'ai sauvée de corrections plus sévères en disant aux gens que tu étais ma nièce et que tu t'étais retrouvée par hasard dans la rue. J'ai dit que tu étais sortie de la maison pour m'acheter des médicaments. J'ai menti à cause de toi... J'ai menti, pour la première fois de ma vie... Aujourd'hui j'espère que tu reconnais que ces hommes en blousons noirs te battaient pour ton bien. N'est-ce pas, Militsa ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... oui.

LE PROFESSEUR : Et tu me promets de ne plus jamais fréquenter ces hooligans, ces loubards et ces drogués ? Bon, là-dessus nous sommes d'accord.

Maintenant lis à nos chers amis ce "poème épique" écrit pour le mois de **Novembre**. Je t'en prie, chérie... Lis, Militsa.

*L'Étudiante docilement s'approche, prend le calendrier, en s'efforçant de retenir ses larmes. Les ravalant en silence, elle lit le "poème" sur le fils qui n'écoute pas sa mère.*

L'ÉTUDIANTE :

***Au loin***

*La Fille a grandi.  
Elle va à travers la forêt,  
dans la neige, vers la route,*

*puis descend de la montagne,  
en sautillant jusqu'à la ville.  
Par la fenêtre de la maison des bois  
l'observe la mère de Bora le forestier,  
tandis que Bora, assis près du poêle,  
fume, tousse et boit l'eau-de-vie chaude  
cuite et encore recuite.*

*Regardant la Fille,  
la mère demande à son fils,  
comme l'hiver dernier :  
"Quand prendras-tu femme, mon fils ?  
- Que dis-tu ? toussote Bora  
en posant la casserole sur le poêle.  
- Je dis :  
Quand te marieras-tu ?  
- Écoute, mère,  
faisons la paix  
avant de nous fâcher.  
- Quand te marieras-tu ?  
une dernière fois je te le demande.  
- Quand l'hiver sera fini, mère.  
- A quoi bon une femme  
quand la chaleur reviendra ?"  
dit la mère, et elle sortit de la maison  
pour balayer la neige devant le seuil  
comme si quelqu'un, prochainement,  
devait venir ou s'en aller.*

*Le Professeur souriant, prend le calendrier des mains de  
l'Étudiante confuse, la remercie d'un lent hochement de la tête  
et, comme il se doit, lui fait signe de revenir à "sa place". La  
fille se retourne.*

LE PROFESSEUR : Militza, chérie, tu veux me demander  
quelque chose ? Parle, parle librement. Ce sont nos  
amis. Nous sommes ici entre nous. Parle ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... je voulais demander... que va-t-il se passer avec le réparateur ?

LE PROFESSEUR : Avec le réparateur ? Quel réparateur ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... celui... qui réparait le chauffe-eau.

LE PROFESSEUR : Ah ! tu t'inquiètes pour le plombier à la casquette ! Ma foi, s'il n'est pas mort sur le coup, il en réchappera... A moins qu'il trépasse sur la table d'opération... Tu ne vas quand même pas pleurer pour un plombier ? Militsa ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... non... Seulement j'ai pitié...

LE PROFESSEUR : Elle est très sensible. Trop. Ça n'est pas bon... Cependant, mes chers amis, si on y réfléchit un peu, ça n'a rien d'étonnant. Elle avait 14 ans quand la guerre a commencé.... Il serait anormal qu'elle soit normale... Sa génération a le sentiment de ne plus jamais pouvoir rire dans la vie et si la jeunesse a ce sentiment, alors c'est – la fin de tout !

Mais finissons en... Feuille après feuille, page après page, sottise sur sottise, nous voici arrivés au mois de **Décembre**. En décembre la neige tombe, le vent d'Est siffle le long du Danube, on allume les fourneaux et les poêles, au-dessus de la capitale on respire l'odeur agréable du bois des montagnes ; et quand la neige recouvre les rues et que la glace orne les balcons, les Serbes partent fêter les Saints Patrons, le Nouvel An, la fête de Noël – jusqu'au printemps. Les communistes fêtent la Saint Nicolas, et les anti-communistes le Nouvel An communiste. On mange, on boit, on chante... On vit comme si on était l'un des pays les plus riches du monde. Comme vous le savez, mes chers amis, nous sommes du point de vue technologique un peu... comment dire... attardés ; il y a – chut ! que cela reste entre

nous – des pays plus développés et plus riches, mais sûr, nous ne sommes pas des morts-vivants tels que nous dépeint ce satanique "manifeste" dans le poème "Le jour de la Saint Nicolas". C'est l'histoire d' un homme ordinaire, un serbe moyen de notre famille ou de notre voisinage. Militsa, chérie, serais-tu en train de pleurer ? Excuse-moi, il m'avait semblé... Donc :

### ***Le jour de la Saint Nicolas***

*Iovan Lazarevitch dit Laza-la-Suie,  
Ramoneur en retraite d'invalidité,  
Est mort deux jours avant  
La Saint Nicolas,  
Au marché de Kalenitch,  
Pendant qu'il achetait des pruneaux  
Et des légumes verts  
Pour ses invités d'ici-bas  
Et ceux qui le regardent d'en-haut,  
Au-dessus des nuages.*

*D'une main il a soutenu son cœur,  
S'est appuyé sur l'égal  
Pour ne pas tomber  
Et, quasi mort, a continué  
A faire son marché.*

*Quand il est arrivé chez lui  
Sa femme lui a demandé,  
Se doutant de quelque chose,  
Pourquoi il est si pâle  
Et a les mains si froides.  
Iovan est resté muet.  
Il n'a rien dit  
Car il craignait  
S'il lui disait qu'il était mort*

*Qu'elle ne prépare pas la fête,  
Par trop grande tristesse  
Et trop grande douleur.*

*Au jour de la Saint Nicolas,  
Et pendant deux jours,  
Par la maison sont passés  
Cinquante et quelques invités.  
Personne n'a remarqué  
La pâleur du maître de maison  
Si étrangement calme  
Comme inanimé.*

*Quand les voisins furent partis,  
La troisième nuit, après minuit,  
Iovan alla se coucher  
Et dormir pour l'éternité  
Comme il se doit,  
Quand la mort est là.  
Mais son fils l'appela  
Des rives d'un lac,  
Au Canada,  
Pour lui souhaiter bonne fête et dire  
Qu'il viendrait au Nouvel An  
Avec sa nouvelle femme  
Et ses anciens enfants.  
Alors soit,  
Décida Iovan,  
Je tiendrai bon pour mon fils  
Jusqu'à la Nouvelle Année.  
Passèrent le Nouvel An  
Et Noël,  
Et les autres jours  
Des fêtes de janvier,  
Alors Iovan se coucha.  
Mais à peine eut-il fermé les yeux,  
Comme il se doit,  
Quand la mort est arrivée,*

*Que sa fille l'appela d'Australie  
De la rive d'un fleuve,  
Le suppliant d'une voix joyeuse  
De permettre à la mère de venir  
Car elle accouchait pour la troisième fois.*

*La mère s'envola  
Et l'été arriva  
Et avec l'été vint la fille  
Avec ses trois bambins,  
Pour le revoir après onze ans.  
À la question de la fille :  
Pourquoi es-tu si pâle  
Silencieux et pensif ?  
Il hocha les épaules  
Et dit  
Qu'il était un peu las  
De tout ce branle-bas.*

*À nouveau vint l'hiver  
Et la neige tomba.  
La Saint Nicolas approcha.  
Comme de coutume,  
Iovan prit son sac  
Et son panier,  
Et partit au marché de Kalenitch  
Pour acheter ce qu'il fallait  
Et un peu plus encore  
Pour ne pas manquer.*

*Quand il eut acheté  
Deux poignées de pruneaux  
Il ne put résister.  
Il lâcha le sac et le panier  
Et lentement se laissa tomber,  
Près de l'étal  
Et des pruneaux,  
Dans la neige glacée.*

*L'enterrement fut solennel,  
La cérémonie grave et belle.  
Des gens de renom  
Et de grands noms  
Ont dit tout le bien  
Qu'ils pensaient du défunt,  
Mais personne n'a mentionné,  
Car personne ne le savait,  
Que Iovan Lazarevitch,  
Surnommé Laza-la-Suie,  
Avait cessé de vivre  
Un an avant sa mort.*

*Retenant un "accès de colère", le Professeur se tait quelques instants... Quand il s'adresse à nouveau à ses "chers amis" dans la salle, il parle en s'efforçant de ne pas exploser.*

LE PROFESSEUR : En d'autres termes, mes chers amis, quand on traduit ça du serbe en serbe, cela veut dire que notre pays est un pays de défunts, un pays de morts-vivants, qui reportent leur enterrement pour terminer leurs affaires. Voilà, où nous en sommes arrivés. Quand j'ai lu tout cela au juge, comme je vous l'ai lu ce soir, il m'a regardé, a souri d'un air résigné avec tristesse, plein de pitié et d'affliction et, nettoyant les verres de ses lunettes avec sa cravate, il a dit : "Rentrez à la maison. Suis mon conseil : jette cette ordure aux ordures."

*De la poubelle on entend la sonnerie du téléphone. L'Étudiante attrape l'écouteur et s'annonce, comme à l'accoutumée.*

L'ÉTUDIANTE : Euh... Ici la Poubelle du Professeur... Oui... Euh... je ne sais pas... s'il est là... Il est sorti de la Pou-

belle... Oui... Euh... Je lui dirai dès qu'il sera de retour à la Poubelle...

LE PROFESSEUR : Qui était-ce ?

L'ÉTUDIANTE : Euh... monsieur Jagoda... Il toussote... il parle d'un chauffeur... et d'une voiture.

LE PROFESSEUR : Passe-le moi... Excusez-moi un instant, je dois lui donner une petite leçon de morale. Ils ne pensent tout de même pas me refiler un poste de chauffeur ? ! Ah, mes amis !

*S'excusant auprès du public, le Professeur s'approche de la poubelle, en passant il tire avec irritation sur la chaîne. Prenant le combiné, il menace de l'index l'Étudiante, car il lui semble qu'à nouveau elle "pleure imperceptiblement".*

LE PROFESSEUR : Oui... Oui... Oui... Ah bon... Le poste de doyen est déjà pris ? ! Et tous les postes ministériels aussi... Pourquoi tu m'appelles alors ? Oui... Quoi ? Tu plaisantes ? ! Ambassadeur ? ? ! Est-ce possible ? ! Tu as déjà envoyé le chauffeur et la voiture... Parfait ! Que je ne parle ni l'allemand, ni le français ni l'anglais ça ne pose aucun problème ? Alors là, bravo ! Tu mérites un grand merci... D'accord, d'accord. Oui, j'arrive ! À tout de suite !

*Le Professeur rend le combiné à l'Étudiante, sourit comme un homme qui, après de multiples difficultés et de "longues années de combat", a réussi à réaliser ce qu'il désirait et, même, un petit peu plus.*

LE PROFESSEUR : Eh bien mes chers amis, voilà, vous êtes témoins qu'une lutte pour la liberté, les droits de l'homme et la dignité de la personne humaine, fondée

sur des principes incorruptibles, finit toujours par être récompensée. Mon collègue Iagoda vient à l'instant de m'annoncer que je suis nommé ambassadeur. Pour quel pays, il n'en sait rien encore, mais cela n'a aucune importance. L'important est que parte dans le monde un homme qui, à tout instant, défendra l'honneur, la dignité et l'intégrité de son pays. Pour finir, puisque je dois me dépêcher car mon chauffeur m'attend, je vous donnerai quelques informations essentielles sur cette poubelle, qui sera présentée au prochain Salon de la Haute Technologie. Vous allez découvrir maintenant les avantages incontestables de ce nouveau modèle conçu pour notre nouveau millénaire. Prêtez-moi votre attention, s'il vous plaît, car ces informations peuvent vous être utiles, un jour, si vous êtes amenés à acquérir une Poubelle cinq étoiles !

*Parlant rapidement, le Professeur va jusqu'à la poubelle, tirant sur sa chaîne. L'Étudiante l'observe comme si elle ne comprenait pas bien ce qui se passe... Le futur ambassadeur ouvre une porte dans la poubelle et entre dans ce miracle de fer blanc pour faire la démonstration de tous ses avantages et qualités.*

**LE PROFESSEUR :** Pour commencer, voyez, elle est équipée de deux couchettes... et d'une douche. Elle possède une installation stéréo...

*Il sort le tuyau de la douche, puis appuie sur un bouton ; on entend, comme au début, la voix "veloutée" de Julio Iglésias.*

**LE PROFESSEUR** La Poubelle est équipée d'un moteur de 55 CV et 700 cm<sup>3</sup> ! (*Il allume le moteur.*) Pour la conduite sur autoroute si vous devez travailler dans d'autres villes

ou à l'étranger, en cas de neige, de pluie ou de brouillard, vous avez des phares halogènes !

*Du "front" de la poubelle jaillissent deux phares éclairant le "respecté public".*

L'ÉTUDIANTE : Euh... Professeur... Professeur...

LE PROFESSEUR : Ne m'interromps pas, Militsa. Je te l'ai déjà dit ! Donc, mesdames et messieurs...

L'ÉTUDIANTE : Euh... euh... un monsieur vient d'arriver.

*Au fond de la scène apparaît un homme jeune en costume noir, aux épaules carrées. Le Professeur s'approche de lui et, après quelques phrases échangées, revient à la poubelle.*

LE PROFESSEUR : En cas de nouvelles menaces de l'OTAN, la Poubelle a été renforcée par un blindage spécial, testé aux lance-roquettes à canons multiples ! Elle possède également son propre système radar. *(De la poubelle surgit une antenne "satellite".)* En cas d'attaque aérienne de l'OTAN, vous avez à portée de la main une mitrailleuse lourde ! *(Il montre la "lourde" mitrailleuse.)* Si tout cela ne suffit pas, si vous avez affaire à d'importantes formations de l'armée de terre ennemie, alors il ne vous reste plus qu'à vous retirer, sans être repéré grâce à du brouillard masquant.

*De la poubelle sort un nuage de "brouillard" enveloppant le "miracle de tôle" et le Professeur.*

L'ÉTUDIANTE : Euh... Professeur... Il dit que c'est urgent, que vous devez partir !

LE PROFESSEUR : Chers et respectés amis, je regrette d'être obligé de vous quitter précipitamment ! À notre prochaine rencontre, j'espère que chacun de vous aura sa Poubelle personnelle, grâce à laquelle il pourra commencer une nouvelle vie, comme moi je l'ai fait ! Surtout ne vous laissez pas décourager par les difficultés du début ! Ne vous laissez pas aller au doute. Il y en a assez qui doutent de vous ; ne soyez pas de leur côté ! Si vous œuvrez pour le bien de votre pays, le pays saura vous payer de retour, comme il l'a fait pour moi !

Ma plus brillante élève, Militsa, va vous expliquer maintenant comment on trie, traite, emballe, et marchande les ordures récupérées. Elle a su le faire pour moi – à la perfection ! Militsa, ma chérie, explique aux gens... Prends ça, et attache-toi...

*Le Professeur ouvre le "cadenas" de sa cheville, tend la chaîne de la poubelle à l'Étudiante, l'embrasse et, saluant les "chers mesdames et messieurs" en agitant le bras droit, il part en boitant accompagné du chauffeur-garde du corps, de l'homme qui immédiatement se retourne, pour le "masquer" et lui protéger le dos.*

LE PROFESSEUR : Tenez-bon, mes amis ! À bientôt ! À la vôtre ! Et que Dieu vous garde !

*Le Professeur quitte la scène, l'Étudiante reste près de la Poubelle tenant la chaîne et jette des regards apeurés tantôt sur le public, tantôt dans la direction où a disparu le Professeur. Autour de la poubelle sont éparpillés les objets de la vie "pré-diplomatique" du Professeur : le chien sur la planche à roulettes, le perroquet empaillé dans la cage, le chat "raté", les mouchoirs en papier froissés et jetés après les pleurs de l'Étudiante... Et pendant que le chanteur espagnol se plaint de la*

*"femme qui l'a quitté", l'Étudiante essaie de continuer là où son Professeur s'est arrêté. Elle essaie...*

L'ÉTUDIANTE : Euh... euh... euh... eeuuuuhh...

*... n'y parvenant pas, elle fond en larmes et, sans doute, apeurée, ou intimidée, elle se cache dans la poubelle. Sur la scène ne restent que les animaux "empaillés" préférés de l'ex-Professeur et, dans l'air, la voix du chanteur de chansons d'amour.*

FIN

Première édition en serbe : 1999

© Dušan Kovačević

© Vladimir Čejović - Anne Renoue, pour la traduction française